

Saint-Pée-sur-Nivelle

Jamais encore ne n'avais participé à un voyage vers les *ventas* espagnoles, tradition automnale du Comité du Monteil. Je fréquente habituellement celles du Pourtalet qui sont, comparées aux supermarchés de Dancharia ou de Béhobie, goutte d'eau dans le commerce transfrontalier. C'est justement pour découvrir ces commerces étrangers installés à l'orée de la région que je me suis décidé pour ce voyage en quelque sorte initiatique. La visite de Saint-Pée-sur-Nivelle, que je ne connaissais pas, était aussi un bon prétexte pour prendre le bus, ce 24 novembre 2012, en direction du Pays Basque.

Ce que j'appris au cours de cette journée allait à contresens de ce que je croyais. Toutes mes illusions ont été perdues. Je croyais toutes les traditions basques ancrées dans la profondeur des siècles : illusion. Je croyais la magnifique architecture basque aussi vieille que le peuple : illusion. Et enfin, du chistera, dont je pensais qu'il prolongeait le bras basque depuis l'éternité des temps, j'appris qu'il n'était en fait qu'un avatar, qu'un accident, qu'une invention très récente.



Saint-Pée

Hors une visite intéressante de l'église, du village, n'avons vu que les façades rouges et blanches des grandes maisons basques qui colorient l'immensité des prés verts couvrant les collines. Leur façade principale est exposée vers l'est, nous explique la guide, donnant pour preuve le linteau gravé au-dessus de la porte d'entrée. Sur celui de la plus grande maison du centre-ville est portée la date de 1676 ainsi que les noms de l'homme et de son épouse qui la firent construire. L'autre explication



Linteau de 1676.

de cette exposition est la volonté de se protéger des vents d'ouest porteurs des intempéries. Ces vastes demeures abritaient une famille entière, réunissant les diverses générations. Indivisibles, elles revenaient – dans la province du Labourd – à l'enfant aîné de la famille, qu'il soit garçon ou fille sauf si les



Photo Martial M.

Vue très partielle de Saint-Pée-sur-Nivelle

parents étaient déjà assez vieux, auquel cas l'héritier pouvait être un autre enfant. Les humains vivaient dans les étages, les animaux au rez-de-chaussée. Les maisons basques portent un nom en relation avec leur situation dans le village, "*Xokoa*" étant par exemple la maison au coin de la rue. À ma question de savoir depuis combien de temps ces belles maisons à colombages colorés habillaient les collines basques, j'attendais la réponse "*Depuis toujours !*" Or qu'elle ne fut pas ma surprise lorsque la guide répondit "*Seulement depuis le XVI^e siècle*". Auparavant, les maisons étaient banales, en terre et bois sans doute, et il n'en reste guère, voire aucune. La plus ancienne maison basque connue se situe en Espagne, dans la province du Guipuzcoa. Et encore n'est-elle pas vraiment dans le style que nous connaissons dans "notre" Pays Basque ! Que les colombages et les volets soient rouges, vert sombre ou bruns ne signifie rien d'autre que le choix du propriétaire de la maison.

Faisant face à l'église, une très vaste esplanade engazonnée a été aménagée sur les terres inondables que longent la Nivelle et son ruisseau affluent, l'Amezpetu, qui passe sous le clocher de l'église. Des sculptures ayant pour thème l'eau ont

été plantées dans ce bel endroit. J'ai noté les quelques lignes choisies par les artistes pour illustrer leurs œuvres.



Nuages

"Trois nuages percés allègent la massivité de la roche. Deux poèmes d'Augustin Zamora sur l'eau accentuent la verticalité et créent un rythme graphique."

Christiane Giraud.

L'eau c'est la vie.

"Les solides de Platon, le cube symbole de la Terre, l'eau passe au travers afin de se purifier."

Jean Escaffre

Nuages (à gauche)
L'eau c'est la vie (ci-dessous)



L'église Saint-Pierre, à l'écart de la rue principale, est un monument massif, en particulier son clocher dont notre jeune guide nous le dit daté de 1606 alors que l'église elle-même remonte au XIII^e siècle. Cependant, de ses origines, l'église n'a plus grand-chose à nous montrer tant elle a été remaniée et agrandie au cours des siècles. Comme la plupart des églises basques – celle de Saint-Jean-de-Luz par exemple –, elle ne possède qu'une seule nef rectangulaire de 35 m de long pour 15 de large. Au début du XVI^e siècle, l'édifice a été agrandi et rehaussé. Pour faire face à une explosion de la population due à l'enrichissement de la province grâce à la pêche à la morue et à la culture du maïs, des galeries en bois furent installées sur trois niveaux de chaque côté de la nef. Elles étaient destinées aux hommes. De telles galeries existent aussi à Saint-Jean-de-Luz.

Le chevet de l'église est occupé par un retable du XVIII^e siècle dédié à Saint Pierre. Dans son organisation très symétrique, de style classique, on peut y observer des scènes de la vie de l'apôtre : son reniement à gauche, sa délivrance à droite. Au centre du retable doré à la feuille, dans un environnement somptueux, se trouve le triangle du tabernacle, tel l'œil de Dieu dont les deux lettres A et Ω seraient la pupille ; elles font référence à la phrase du Christ "*Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin*". Au-dessus du retable, la voûte en cul-de-four a été modelée en une

belle et grande coquille Saint-Jacques : la route des pèlerinages n'est pas très loin. La guide nous fait remarquer que chacune des nervures de cette coquille de stuc est unique comme sont uniques les pèlerins en marche vers le champ des étoiles ; d'ailleurs, en référence à ce mot magnifique, les intervalles entre les nervures de la coquille sont ornés d'étoiles dorées sur une nuit très pâle.

Le porche de l'église, daté de 1858, repose sur deux arcs en plein cintre. Il est construit au-dessus du ruisseau alimentant le vieux moulin, lequel est un peu en amont de l'église mais malheureusement fermé à la visite. Les puissants contreforts qui soutiennent le clocher sont-ils à la mesure de sa fragilité ?



Photo JP L.



Photo JMartial M.

▲ L'église S^t Pierre ; la voûte "coquille" ▲

▼ Les galeries, le retable ▼



Photo JMartial M.



Photo JMartial M.

Le sol de ce porche est constitué d'une juxtaposition de dalles funéraires portant les noms des benoites du temps jadis qui passaient leur vie en prières. Le sol de la nef en compte quatre-vingts, preuve que le peuple basque était fervent chrétien.



La deuxième partie de la visite de Saint-Pée est le musée de la pelote basque installé dans un petit bâtiment très près du fronton et du terrain de jeu. Pour une raison inconnue, il y est interdit de prendre des photos. Impossible donc, pour moi, de mémoriser les nombreux panneaux qui expliquent l'histoire de ce sport basque.

Divisé en quatre salles, le musée retrace donc l'histoire de la pelote basque et des différentes façons de jouer face aux frontons, chaque villages basques en possédant au moins un. La surprise est d'apprendre que le chistéra, ce panier d'osier si caractéristique de la culture basque, n'a été inventé qu'en 1857, il y a à peine quatre générations, par un fils de forgeron, Gantchiki, trop faible pour espérer bien lancer la pelote contre le fronton du village. Ses voisins fabriquaient depuis des générations des petits paniers d'osier ; alors pourquoi ne pas en utiliser un d'une forme particulière pour compenser la faiblesse d'un bras ? C'est ainsi que naquit une invention lumineuse. Le jeune homme développa son "panier" pour que la pelote aille plus loin, plus fort. Avant cette invention, la balle était lancée à main nue ou à l'aide d'une pala en bois. Gantchiki est natif de Saint-Pée : c'est pourquoi le musée se trouve dans ce village. D'ailleurs, l'entrée reconstitue la façade de la maison Donamartinia devenue très célèbre dans les collines verdoyantes. La présentation joyeusement mise en lumière, en paroles et en musique

plonge le visiteur dans l'âme profonde du peuple basque lorsque les hommes se retrouvent devant le fronton du village. La première pièce reconstitue une cuisine traditionnelle : cheminée, mobilier, table pliante fixée au mur, près de la cheminée, bancs en bois, cuivres rouges suspendus aux murs, vieux fer à repasser, moulin à café, chistéra...

Dans la pièce voisine, nous pourrions apprendre à fabriquer les pelotes à partir d'un noyau en buis recouvert de caoutchouc puis de fil de laine et de peau de chèvre soigneusement découpée en un huit qui permet de recouvrir le cœur de la pelote. Couture à la main. Là aussi, cette technique n'est guère ancienne, à peine deux siècles, ce qui est peu pour un peuple qui osa affronter l'armée de Charlemagne en un col des Pyrénées. Plus intéressant à mon goût car assez remarquable, la fabrication du chistéra : cintrage de l'armature et des côtes en bois de châtaignier puis tissage du panier avec des fibres d'osier. Il faut ensuite compléter en ajoutant le gant de cuir.

Une collection de palas complète cette salle, chacune ayant sa forme, son jeu, son nom évidemment basque. La troisième salle nous permet de suivre sur grand écran différents types de jeux en plein air ou en trinquet. Pour un non initié comme moi, les règles de jeux, les subtilités des stratégies, les noms des différentes phases ou des différents gestes m'échappent totalement ainsi que les sens des mots *tambour*, *pasaka*, *xare*, *eskusba*, *rebot*, *paleta*, *xilo*.

La dernière salle est presque un mausolée aux grands joueurs qui firent la renommée du pays basque depuis cent cinquante ans. Y sont exposées les photos des plus grands joueurs, des meilleurs équipes. Y défilent les noms de tous les frontons du pays. Un monde qui m'est étranger mais dont je comprends combien, malgré les découvertes faites ici, il est enraciné dans l'âme basque.

Jean-Pierre Lazarus